

## Peut-on vivre sans croyances ?

### I - Témoignage oral, les trois étapes de la vie du conférencier

#### 1 - Le journaliste

Né en 1944, il se destinait à être professeur de droit quand mai 68 l'en a détourné. Il avait travaillé pour le journal *Sud-Ouest* afin de payer ses études. Ce journal l'envoya faire un reportage au Biafra (à 24 ans) : il découvrit la guerre, la mort, la peur, l'Afrique, et rencontra incidemment un garçon de peu son cadet : Bernard Kouchner. L'horrible guerre du Biafra (68-70) fut la première à être terriblement médiatisée. En Afrique, J-C Guillebaud fut arrêté, mis en prison, menacé de mort.

Puis pendant presque 15 ans, grand reporter au Monde, il vécut tous les conflits d'alors : famines et autres terribles souffrances l'empêchèrent paradoxalement de devenir cynique. Le problème quotidien des populations était de vivre ou mourir. Il découvrit ce qu'il appelle le syndrome de Roissy : dès le retour en France, on découvre l'indifférence des pays épargnés qui ne se rendent compte de rien : on vit comme sur un balcon tout en grognant contre tout pour peu de chose. Guillebaud se dit fondamentalement optimiste au contraire de son ami Régis Debray, très intelligent mais « grognon ».

#### 2 - L'éditeur de 1983 à 1995

IL démissionne volontairement du *Monde* dont il était la star. Au directeur Jacques Fauvet qui ne le comprend pas, il dit vouloir s'arrêter : « J'ai besoin de réfléchir ». C'est-à-dire de travailler autrement parce que le journaliste est constamment sur le terrain, se pose des questions auxquelles il n'a pas de réponses. Quelques exemples : Vers 1970, la naissance de la révolution informatique ou l'origine de la révolution iranienne enracinée dans le religieux et le culturel, chose nouvelle, très différente de la recherche de la liberté des révolutions antérieures. A partir de 1975, guerre du Liban : d'un monde cultivé surgit une sauvagerie, une horreur qui posent la question du mal pour les gens de sa génération. On est dans l'ordre du spirituel (*idem* avec la Shoah, le Rwanda). Pour comprendre il lui faut relire, étudier l'anthropologie, la sociologie...

Guillebaud entre au Seuil comme éditeur : on lui confie les sciences humaines : juste ce qu'il lui fallait. Il édite de grands auteurs : de quoi méditer. Et c'est ce qui l'a ramené au religieux. Il découvre « la pensée systémique », nébuleuse de physiciens, sociologues, économistes, mathématiciens qui avaient le sentiment qu'on entrait dans un tout nouveau monde exigeant, pour être compris l'interdisciplinarité des savoirs. C'était le contraire de la « parcellisation du savoir » (Edgar Morin) en vigueur, qui fait du savoir « un miroir cassé en mille morceaux » : chaque discipline (génétique ou économie) pense expliquer tout à elle toute seule. C'est du réductionnisme, contre lequel Guillebaud a lutté aux U S A, au Brésil, à Cerisy-la-Salle, en allant à quantité de colloques. Formule de Mark Twain : « Quand on a la tête en forme de marteau, on voit les problèmes en forme de clous. » Et Michel Serres disait qu'on allait voir émerger le « Prix Nobel analphabète », tel G.Gilles de Gennes. (On a grand tort de faire venir dans les grands médias des savants éminents... qu'on interroge, non pas sur leurs recherches mais dans des domaines où ils n'ont pas plus de compétences que vous et moi.)

#### 3 - L'écrivain

Guillebaud passa une période de 12-13 ans remplie de colloques, sans écrire, et remarqua le corporatisme universitaire qui vous cantonne dans votre spécialité. M. Serres lui dit que lui qui venait « du journalisme c'est à dire de nulle part » pourrait « chasser sans permis ». Cette formule

en apparence péjorative le lança : Guillebaud a écrit sept gros livres sur le désarroi contemporain, en l'expliquant par un grand basculement comme il y en a eu un quand l'humanité s'est sédentarisée (il y a 12 ou 13000 ans), ce que Karl Jasper appelle un « moment axial » en se référant à l'époque-clé des 5-6 siècles avant notre ère qui virent paraître Bouddha, etc : changements beaucoup plus importants que la chute de l'empire romain ou la Renaissance. Guillebaud considère que nous vivons depuis 7 à 8 ans des temps apocalyptiques (engloutissement et surgissement, dévoilement). On le constate avec le mondialisme, l'informatique, les découvertes en génétique... Les précédents basculements se sont passés en 2 à 3 siècles ; l'actuel s'est passé en 20 ans. Les changements sont allés plus vite que la pensée ; on n'a pas eu le temps de forger des concepts pour les penser. On est dans un monde *impensé* (R.Debray juge qu'il est impensable... comme Juvénal il y a 2000 ans : pensée grognon !)

Est donc devenu hors de propos le discours péremptoire, car nous sommes incapables de dire, par exemple, ce que sera l'informatique dans six mois. Mais quand on est à l'écoute, non enfermé dans son dogme, cela devient passionnant. En conséquence, il faut être modeste d'une part et d'autre part admettre que dans ce qui s'annonce il y a autant de promesses que de menaces.

Il convient de regarder en face les trois révolutions actuelles déjà dites : l'économique, l'informatique. Cette dernière est comparable à la découverte de l'Amérique, le cyberspace étant un sixième continent, le web une jungle où il n'y a pas d'état de droit. Pensons aux quatre millions de connexions établies sur le web pour voir l'égorgement du journaliste Pearl ! Les activités humaines s'y installent, les meilleures et les pires comme les trafics d'organes ou la pédophilie. Troisième révolution : la génétique . Il faut regarder en face ces transformations, qui sont dans la vie quotidienne, en citoyens, ne pas renoncer à être des citoyens.

## II - La question de la croyance ?

Pour refuser d'être la victime d'un processus sans sujet comme l'économie, il faut croire en quelque chose. Sur Internet il y a des utopies : le savoir à portée de tout le monde. Nos sociétés sont schizophréniques. On ne peut pas vivre sans croyance. Camus a dit : « L'homme est le seul animal capable de se dire non » (la prohibition de l'inceste). Et le socle commun pour vivre ensemble : « Ce sont les croyances communes, qui nous permettent d'être un tout au lieu d'être un tas » (R.Debray). Une moitié du cerveau pense cela, l'autre le contraire (car des croyances deviennent folles : nazisme, stalinisme qui haïssent le religieux : argument contre l'athée Michel Onfray).

« *La croyance est un pont jeté sur l'abîme du monde et du doute* » a dit Cornélius Castoriadis. Il existe des choses auxquelles on doit adhérer sans certitude. On enjambe le pont, on ne supprime pas le doute<sup>1</sup>. Bernanos : « La foi, c'est 24 heures de doute moins une minute d'espérance ». *Jeter* suggère un acte volontaire, une part de choix, d'engagement. « S'engager, c'est adhérer à une cause imparfaite » a dit Paul-Louis Lansberg, un ami de Mounier mort en déportation.

Ce qu'ajoute Guillebaud à l'image du pont : Il y a deux façons de franchir le pont. Si on n'est pas très sûr de sa solidité, on traverse en courant et en fermant les yeux, et même dans un char d'assaut avec des mitraillettes : dogmatismes, fondamentalismes... Si on habite la foi, sans cesse soumise à la pensée critique, on traverse à petits pas, paisible sinon sans questions. (Le théologien Maurice Bellet recommande de lire Thérèse de Lisieux qui ne parle que du doute !) Au loin il y a des ponts différents : altérité radicale et fraternité car ces ponts sont sur le même abîme ; ce sont les mêmes besoins, les mêmes démarches. On a dit : « Entre pontonniers on peut se filer des tuyaux » Et Pierre Claverie : « L'autre est peut-être porteur d'une vérité qui me manque ».

Sur prise de notes Hélène Chartier et Jacqueline Avrin

---

<sup>1</sup> Voir la réédition il y a deux ans de Jacques Ellul, *La Foi au prix du Doute*.